

THIERRY FONTAINE, CRIANT DE VÉRITÉS



Collection #2, Thierry Fontaine, 2017
(BAOULÉ, Côte d'Ivoire)

L'artiste réunionnais, qui conjugue sculpture et photographie, présente d'anciens tirages et une série inédite de masques en pleurs.

Thierry Fontaine a réussi un tour de magie : faire de ses photos des synesthésies (1). A moins que ce ne soit de la sorcellerie... Quand on les regarde, on les entend. On perçoit des sanglots, des cris sourds, le ressac de la mer, le crépitement des flammes, le bouillonnement du sang, une chaîne qui grince, un miroir qui craque... Muettes, ses images portent une voix. Et cela est particulièrement sensible dans sa dernière série révélée au Centre photographique d'Île-de-France (CPIF). Dans «les Pluriels singuliers», exposition monographique qui comprend des œuvres de 1995 à 2018, on retrouve les photographies célèbres de l'artiste, né à la Réunion en 1969.

Avec plus de 30 photos se dessine le parcours de Thierry Fontaine qui aboutit cette année à «Collection», une série de masques africains photographiés de face. Ils sont originaires du Gabon, de la Côte-d'Ivoire, du Nigeria, du Liberia, de la Guinée équatoriale, de la république démocratique du Congo (RDC). Sculpteur, avant d'être photographe, Thierry Fontaine leur a bouché les yeux par des bougies qui ont coulé : les gouttelettes de cire forment des larmes pétrifiées. Comment ne pas entendre, en regardant ces images, les pleurs d'un continent martyr ?

«Les masques africains qui pleurent parlent de moi. Je voulais parler du colonialisme. Je viens d'une île qui a été colonisée et qui l'est toujours. La Réunion a vécu l'esclavage, même si je n'en fais pas mon fonds de commerce, je porte tout cela en moi», nous explique Thierry Fontaine. Il prête aux objets une pensée autonome, une voix propre, matière même de sa sculpture : «Les objets me disent ce que je dois faire. J'ai besoin d'imaginer, de rêver la scène que je vais photographier. Les masques, je les ai compris, on s'est compris mutuellement.» Avec «Collection» et ces visages aux orbites obstruées, l'artiste figure aussi un syncrétisme entre la culture judéo-chrétienne - il a fréquenté une école catholique - et la culture animiste. Dans ses photos, le vaudou de son île natale n'est jamais loin.

COQUILLAGE.

Thierry Fontaine est né dans une famille d'instituteurs à la Réunion, cette île où «il n'y a rien autour». Sans doute le street art, le «body language du hip-hop», le smurf, les graffitis des années 80 l'amènent-ils à l'art, puisqu'il présente les Arts décoratifs de Strasbourg où il devient élève de Sarkis, artiste turc d'origine arménienne dont l'œuvre s'enracine partout et nulle part. «Il m'a appris l'exigence, à regarder l'espace, à ne pas s'embourber dans les détails», se souvient-il. Puis, Thierry Fontaine rentre à la Réunion et travaille dans un musée. C'est une phrase d'Ange Leccia qui l'incite à reprendre la sculpture. Et c'est la nécessité qui fait de lui «le photographe de son propre travail» : puisque transporter des sculptures est très coûteux, qu'à cela ne tienne, Thierry Fontaine se met à photographier ses pièces pour les ramener à deux dimensions. Il s'inspire ainsi des artistes conceptuels ou de ceux du land art qui documentent leur travail dans la nature. Au CPIF, il faut commencer par la salle avec des photos anciennes, Cri blanc (1998) et Garde (1998), des portraits au visage masqué réalisés à la Réunion. Sur une plage, un homme a le buste recouvert de terre glaise ou d'argile blanc, littéralement asphyxié. Dans Echo (2005), l'homme est masqué par un coquillage dont la fente devient une bouche immense. Intenses, ces photos paraissent crier. Mais quoi ? «Quelque chose comme «sculpture», «statuaire», «art» et «artiste», répond Thierry Fontaine. Etre artiste, à ce moment-là, n'avait pas beaucoup de sens, car j'étais loin de tous les centres qui s'intéressaient à l'art.» Il précise : «Ce qui est important, c'est que l'image crie.»

«SOCLE».

Dans toutes les images présentées au CPIF, jamais son visage n'apparaît. Pourtant on ne peut s'empêcher de les lire comme des autoportraits. «Au départ, c'est autobiographique, mais je ne suis pas systématiquement le modèle. Quand je prends la pose, je suis le support, je suis le socle.» L'artiste vit à Paris mais voyage beaucoup. Il ne se sent chez lui nulle part. «Se sentir chez soi est un concept qui ne me parle pas. Cela vient de la Réunion et de la nécessité du déplacement. J'ai souvent mes idées en me déplaçant.» A l'aise dans l'hémisphère sud, avec la constellation de la Croix du Sud dans la voûte céleste, il se sent rassuré.

Partout dans l'expo, le sculpteur-photographe hybride des éléments contradictoires, des choses qui n'ont rien à faire ensemble. Là, des fraises rouges deviennent noir pétrole, des poissons mutent en or, des noix de coco sont peintes en ballon de football, des ampoules prennent flamme. «Faire se rencontrer des choses étrangères entre elles, de façon bienveillante, est constitutif de mon travail. L'hybridation, le métissage, la créolisation sont en moi.» Dans Troisième Souffle, près d'un tronc, il a déposé trois cœurs de porc. De ce rapprochement incongru entre un arbre et des organes naît une nature morte en forme de sacrifice. Il y a du sorcier en Thierry Fontaine et du rituel dans sa photographie. Il lui faut du temps pour penser une image. Il en produit peu, avec lenteur et cérémonie, pour rendre à chacune sa charge émotionnelle.

(1) Convocation simultanée de plusieurs sens.